

Le maître (pas) ignorant : tout savoir de l'autre, tout maîtriser

Sans doute est-il très important que la langue quotidienne des élèves ne soit pas « s e u l e m e n t » exclue de la classe comme c'est actuellement le cas, même si elle s'y manifeste plus ou moins par transgression ou provocation, car il peut être nécessaire de s'appuyer sur elle pour faciliter les apprentissages des usages, des formes et des savoirs normés. Même s'il est important de donner à des jeunes et de ces jeunes une image plus valorisante que stigmatisante à leurs propres yeux comme aux yeux de tous ; même s'il est nécessaire qu'ils aient l'occasion de dire, de se dire, de dire la difficulté de la vie et d'être écoutés, si possible entendus ; même s'il est sans doute nécessaire de modifier le rapport négatif que de nombreux élèves entretiennent avec l'écriture du fait des jugements généralement tout aussi négatifs que les représentants de l'institution n'ont cessé de porter sur leurs productions. Ces « nécessités », pour être mises en œuvre, devraient supposer **que les enseignants connaissent mieux les usages du langage des jeunes et leurs significations sociales et culturelles** ; les jugements portés, les interventions des enseignants, les situations d'apprentissage pourraient ainsi être plus pertinents, plus justes, parce que fondés ; on s'apercevrait ainsi, par exemple, que les formes d'insulte ne sont pas toutes des insultes, que les formes considérées comme vulgaires ne sont pas telles pour ceux qui les produisent. Les formes de stigmatisation ou, à l'opposé, les processus de légitimation et de revendication mis en place, même inconsciemment par les uns et les autres, n'auraient ni le même sens ni les mêmes effets si justement on pouvait mettre en relation le rapport au langage de certains jeunes, plus particulièrement, leur rapport à l'écriture avec les formes culturelles et les pratiques sociales qui les soutiennent et qu'elles contribuent à construire plutôt qu'avec des manques de maîtrise et une inculture. Dès lors, les enjeux sociaux et cognitifs des formes et usages langagiers — et ce faisant de l'école — pourraient être explicités, et enseignants et élèves joueraient avec les mêmes cartes.

Élisabeth Bautier, Université Paris VIII, ESCOL, Usages identitaires du langage et apprentissages, quel rapport au langage, quel rapport à l'écrit ? *Migrants-Formation n°10*, 1997, p. 8

Le lien entre langage et affirmation identitaire est pour les élèves et plus largement les jeunes en difficulté, tels que décrits précédemment, très fort. Loin d'être, comme l'a dit Ahcène, un élément qui permet de se penser, de se comprendre par les possibilités de réflexivité, d'élaboration, de jeux, de construction de points de vue pluriels, il a au contraire, le plus souvent, une fonction et un fonctionnement emblématique (« cryptique et identitaire », L.-J. Calvet, op. cit.). Le sujet se définit (vo l o n t a i r e m e n t ?) par une utilisation du langage idiosyncrasique ou limitée à un groupe auquel on manifeste ainsi son appartenance et qui s'oppose aux pratiques des autres (on peut remarquer que de nombreux jeunes Français de souche de quartiers défavorisés parlent volontairement comme de jeunes Beurs — accent, intonation, formes syntaxiques et lexicales —, moins pour marquer leur appartenance au même groupe que pour manifester une opposition à d'autres groupes). **Les mots sont des pratiques sociales surtout quand on partage les valeurs de l'oralité.** On peut dire qu'il y a identification de soi aux mots, aux expressions, on est ce que l'on parle, et non ce que l'on dit, sans la distance qu'introduit justement la symbolisation langagière. Ce sujet présent, sur-présent même, est davantage un « m o i », « m o i » qui est tout entier dans des actions, des expériences, des affects, qu'un « j e » que l'on peut élaborer, construire dans la réflexivité et dans une temporalité différente de celle de l'action. Cette identification du sujet aux formes linguistiques au nom de l'appartenance à un groupe et de la manifestation identitaire réduit le langage à fonctionner selon une centration sur les mots et expressions, sans ambiguïté ; il est code et non plus langue. Dès lors, toutes corrections et remarques linguistiques de la part des enseignants sont le plus souvent vécues comme remise en cause identitaire ; ce faisant, elles sont, pour les élèves, au mieux choquantes, au pire, ressenties comme identitairement dangereuses, socialement agressives

Élisabeth Bautier, Université Paris VIII, ESCOL, Usages identitaires du langage et apprentissages, quel rapport au langage, quel rapport à l'écrit ? *Migrants-Formation n°108*, mars 1997, p. 12